

Wakantanka  
*Le Grand Esprit*

(Page 15)

T'ai-je dit les mots, rapportés d'un pays, sans que jamais les mains ne puissent les palper ?  
Je m'interroge encore de l'immense intervalle que l'on peut retrouver au creux d'une note syllabe. Et j'ignore la portée d'une seule de mes pensées, mais, s'il existe un livre, un livre quelque part, pouvant, sans nous mentir, éteindre notre soif, le lire alors, nous pourrions essayer, d'apprendre, d'apprendre à regarder, et, sans prononcer un mot, dans une veine libre, traduire, tout au moins essayer, pour enfin écouter les silences parlant, les silences fissurés.

Okile-lowanpi  
*Chant destiné à retrouver un objet perdu*

(Page 23-28)

J'entends ton regard au loin.

Il se pose dans chaque matin et semble interroger l'horizon. Je les connais ces yeux, les creux qu'ils font sur ton visage. Tu sais, je crois que la mer s'avance et se retire juste pour nous laisser écrire sur le sable. Quelle invention la vie ! Parfois le morne espoir s'en va, balayé par un son accent circonflexe, plus fort qu'avoir, être. Je ne retrouve de joie réelle qu'avec la beauté de l'enfance, aucun n'espace ne le vaut. Cette sincérité d'y être quel trésor d'infortune !

J'entends ton regard au loin.

Maintenant à l'heure qu'il est, il parcourt les arbres, et ici tout frissonne. As-tu enfin trouvé l'horloge ?

L'horloge du temps qui coule ? Car lorsque l'heure viendra, car elle viendra, qui serons-nous ?

Prétendre la devancer ? Peine perdue ! Quelle part de nous parle au hasard ?

J'entends ton regard au loin.

Presque à l'entendre il fait du foin. Il crie parfois des jours de désespoirs, des lugubres de vie baignés d'incertitude. Mais ô combien sages ces moments-là, oui ils ressemblent à de la douleur, mais ne sont que d'anciennes peaux, de vieux habits tout gris possessifs, voulant dire, si, si j'existe, je suis ! Quelle farce crois-moi ! Plus je les écoute et plus je sens leur don d'inanité. Bientôt ils se retrancheront comme un peuple mormon aux mondes archaïques et puis plus rien pour en parler. Un autre regard de joie croît, tel un soleil amoureux d'une montagne sacrée, rendue limpide de clarté sans heurt à leur rencontre. Il résonne dans les parois d'ici et tout tremble d'émoi. Alors je m'avance et j'écris, j'écris que non la douleur n'a aucun nom. Je souffle sur une tranche de vie, tatactatoum, tatactatoum.

La brise légère ne retient rien, tout au contraire elle porte, elle emporte, remplie qu'elle est de l'onde attendrie, puise encore dans ce vent-là, ce vent de là-bas, le tien. Je prends du souffle là assise sur le sable, lorsque l'écume ne transpire plus, j'invente, j'invente pour l'espoir un royaume, je le dédie, à l'Homme, à la Femme en marche, avec mes plus vives pensées. Pour qu'ils y vivent en paix. Nous autres en sommes.

Et m'aide l'écume, et m'aide la dune. Le sable diamanté scintille, s'époumone au ciel argenté, chante dans le grain la beauté, en vallée d'oliviers, frétille les feuilles, l'air du temps, c'est vrai, un bel amant. Voilà, les plis de ton front se défont, le ciel moutonne, ou mieux, il bisonne, ton regard ne scrute plus l'horizon, il peint. Coloré de ce qu'il voit, agile à cette adresse, jamais ne blesse.

J'entends ton regard au loin.

Il marche d'un bel élan, il sent la vie prodigue, avec elle il chante les odeurs, avec elle, entière dédicace aux saveurs. Cuisine active se plie en quatre pour festoyer l'humeur.

Musiciens, musiciennes de la terre, écoutez-bien, les racines sortent de l'ombre. Les marmites ? Obliquent aux étoiles. Notre...note... s'emballe, balade, cajole, hum !, voilà qui sent bon. Le fauteuil honore son geste. Il accueille et rouges poivrons respirent. Tout se parfume dans le salon des plaines. La fenêtre du ciel fait entrer la Valériane comblée. Quelle langue à notre âge ? Trinquons aux espoirs bons, Atacama est là, mais fantasmé, certes. Les coupes grelottent sur le parvis de leur défense. Parce que les mains tiennent encore mal leurs nouveaux dons. Handicap de cristal, bris de glace, tellement la main est bien pensée. Essence de sa toute petite intention, elle peut toujours saisir les secrets et les beautés du monde. Elle sert aussi à cette adresse. Certes quelques malices, quelques caresses, ou elles cassent, elles glissent, elles paraissent, elles paraissent dix, elles disparaissent.

J'entends ton regard au loin.

Cette fois il écoute, il fixe l'étranger intérieur, fugace, stoppe la mémoire. Oui, moi non plus, c'est vrai, je n'ai rien entendu, mais tout parlait bien, non ?

Aux absences de douceurs ils ont créé la peur, elle parfume les villes à outrance. Les trains ? Ne déraillent plus, ils foncent sans fumée ! Une gare. Loin d'être désaffectée. Ils s'ennuient. Pas tous. Certains. Avec leur valise de « business-man » pleins de wagons à drames, pleins de patrons aux beaux complets vestons. De ces nouveaux soldats casqués. Casqués de bruit. Rarement de vérité. Ils sont, en quelques décennies devenus ... un doigt. Toute leur force dans ce doigt là c'est incroyable ! Un doigt qui pointe d'un clic toutes sortes de décisions. La précision ? Ah c'est selon ! Reste que le plic-ploc de la pluie fait toujours sourire les enfants, tu sais. C'est bien calme par ici, le chef de gare respecte les consignes, dommage pour lui, et puis surtout, il siffle !

« Il dit oui avec la tête, il dit non avec le cœur, il dit oui à ceux qu'il aime, il dit non aux professeurs, il est debout on le questionne et tous les problèmes sont posés ». Il semblerait que tous les besoins soient comblés, ils jouissent en écran plat, l'orgasme est las. Esquissent un furtif double clic, wahou, les enfants se sauvent, ils éclatent de rire, et dans leur course, j'entends ton fou rire au loin. Lui qui se penche sans doute sur de nouvelles graines, toi petite tutrice de leur devenir, petit tuteur de leur avenir, tu bêches, mais pas bêcheur, tu tailles, tu coupes, tu tranches, tu grimpes aux branches.

J'entends ton regard au loin.

Il s'essaye à écouter, et, dans ceux qui te regardent regarder, ils ne voient rien, à part parfois une rare beauté. Pourtant, lui, il s'égosille, il s'époumone, aux jours des couleurs fondues, confondues. Oui certes parfois il pleure, là où le sanglot long peut seul dire avec les yeux, je te rejoins, je ne suis pas loin. Nous – nous – SOMME – nous sommes d'eau – nous SOMME d'EAU – nous sommes d'eau salée – nous sommes encrées. A chaude larme tout se rejoint tu sais, le temps ne s'était pas laissé aller à la moiteur palpable, car le ciel, empathique, peine ses larmes en rafales. Mais, si tu te baisses bien, des fleurs papillons naîtront, quand pour d'autres, un édredon.

J'entends ton regard au loin.

La boue de tes pas fait grandir encore, il faut qu'elle sèche, puis en quelques collisions aux talons, elle tombera, tu verras, cela ne se remarquera même pas.

J'entends ton regard au loin.

Moi ce jour-là, j'avais faim, j'avais froid, et bien sûr que non je n'en parlais pas, alors je suis allée te chercher, peut-être même que je t'ai inventé, puis tu as fini par venir, par devenir, parce que sans toi, à qui parler ?

J'entends ton regard au loin.

Parce qu'il ressemble tellement au mien, toi et moi contemplant le cosmos, c'est simple, c'est naturel, comme un penchant, comme l'encre s'écoule librement pour être lue lorsque l'âme veut se mettre à nue.

J'entends ton regard au loin.

Lorsqu'il effeuille verte nature qui se déleste poussée par son accent de velours le tapis de bel or brille aux falaises. Du reste, ne crains rien, car en novembre, écoute, tu ne risques plus rien.

J'entends ton souffle réveillé, puisque parle aussi la nuit éveillée, secrète en vérité.

Et j'entends ton regard au loin.

Surtout lorsqu'il ne dit rien, qu'il se libère en vol d'oies sauvages, puisqu'est venu le temps des migrations, puisqu'affranchi du peuple nation.

J'entends ton cœur dans le mien.

Oui, nous, nous sommes – il me souffle des mots, et tisse quelques brindilles de tendres puretés étoilées. Et, si je me pique un peu la main, les apparences s'éclairent d'un nouveau sens à la couleur de ta sagesse, celle pour laquelle, j'ai longtemps vécu à la mauvaise adresse.

\*\*

